

JEANNE CARAYON : DE CÉLINE À YOURCENAR EN PASSANT PAR MONTHERLANT

par Pierre DUROISIN

Résumé

Jeanne Carayon, qui fut un temps M^{me} Eichelberger, est connue pour avoir été la correctrice et l'amie de Marguerite Yourcenar. Elle est aussi connue pour avoir corrigé le Voyage au bout de la nuit de Céline. Nous la montrons ici, documents à l'appui, comme la correctrice – et à l'occasion l'exégète – de Montherlant, pour qui elle travailla de 1947 à 1966 au moins.

Abstract

Jeanne Carayon, who was once Mrs. Eichelberger, is known for having been the proofreader and the friend of Marguerite Yourcenar. She is also known for correcting Celine's Journey to the End of the Night. We show her, with supporting documents, as the proofreader – and occasionally the exegete – of Montherlant, for whom she worked from 1947 to 1966 at least.

duroisin.lenglez@scarlet.be

Lors du colloque organisé en octobre 2017 à Clermont-Ferrand sur le thème « Marguerite Yourcenar et le monde des Lettres », Sophie Hébert-Loizelet tint et gagna le pari délicat – que reflète l'intitulé même de sa communication : « Montherlant et Yourcenar : une parenté obscure » – de rapprocher l'auteur de *Mémoires d'Hadrien* de celui des *Jeunes Filles*¹.

Notre propos sera plus modeste. Il ne concernera que Jeanne Carayon, de qui tout le monde sait qu'elle avait corrigé pour Céline les épreuves de son *Voyage au bout de la nuit*² et qu'avant de devenir

¹ Dans *Marguerite Yourcenar et le monde des Lettres*, Rémy POIGNAULT éd., Clermont-Ferrand, SIEY, 2019, p. 157-176.

² Elle a raconté en 1962, dans un « témoignage » qu'elle a signé de ses seules initiales : J. C., comment, après avoir été sa voisine de palier au 36 de la rue d'Alsace à Clichy, où Céline a en effet vécu et exercé la médecine de novembre 1927 à août 1929, elle le vit un jour revenir avec son manuscrit rue d'Alsace alors

l'amie de Yourcenar³, elle fut sa correctrice d'épreuves chez Gallimard, mais de qui l'on sait moins, d'habitude, qu'elle fut aussi la correctrice de Montherlant : « J'ai servi vingt ans chez Montherlant. Chef de fabrication chez Gallimard j'ai commencé à la fin de la guerre par la relecture du manuscrit des *Olympiques*⁴ », dira-t-elle en 1976 à Marie Alchamolac, avant d'ajouter « sur un ton déterminé » : « Céline ne l'a jamais su, lui qui parlait d'«*Henri le torero*»⁵ ».

Correctrice attitrée de Montherlant pendant vingt ans, mais aussi, à l'occasion, son exégète. Les lecteurs de *La Ville dont le prince est un enfant* connaissent bien l'opuscule signé de Marguerite Lauze et Jeanne Eichelberger qui parut en 1952 chez Grévin, sous le titre *Deux mères lisent "La Ville dont le prince est un enfant"*, avec une préface du dramaturge datée de novembre 1951. Le texte en fut régulièrement repris, à partir de 1957, dans les versions revues de *La Ville*⁶ sous le titre « Deux mères lisent *La Ville dont le prince est un enfant* par Marguerite Lauze et Jeanne Eichelberger (1952) », la première contribution s'intitulant plus précisément « Lecture de *La*

qu'il habitait déjà rue Lepic à Montmartre (« Le docteur écrit un roman », *Cahier de l'Herne. Céline*, Paris, Le Livre de Poche, « Biblio Essais », 1988, p. 304). En 1979 encore, Henri Godard remercia Jeanne Carayon, au même titre que Cécile Denoël, la veuve de l'éditeur de *Voyage au bout de la nuit*, d'avoir « bien voulu répondre à [s]es questions » (cf. CÉLINE, *Romans I*, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 2006, p. 1129).

³ Parmi les papiers scellés que Yourcenar a confiés à la Houghton Library de l'Université de Harvard, il y a, en effet, les lettres des années 1979-1980 adressées à Carayon (Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, NRF Biographies, 1990, p. 16-17).

⁴ Sans doute l'édition des *Olympiques* qui parut chez Gallimard en 1946 sous un cartonnage réalisé d'après la maquette de Paul Bonet.

⁵ Rapporté par Marie ALCHAMOLAC dans « Jeanne Carayon », *L'Année Céline 2006*, Tusson, Du Lérot, 2007, p. 131, l'entretien s'étant tenu à Vérigny le 23 mai 1976. Comment interpréter la graphie « Henri » ? Une coquille d'Alchamolac ? Peu vraisemblable, dans la mesure où elle écrit bien à la p. 127 : « Henry de Montherlant ». Et si c'était une pique de plus de la part de Céline, on s'attendait à ce que Carayon la rapportât autrement qu'en disant : « lui qui parlait d'*Henri le torero* ».

⁶ Y compris dans l'édition complète du *Théâtre* qui parut en décembre 1972, trois mois après la mort de l'écrivain, dans la Bibliothèque de la Pléiade, où le texte qui nous intéresse occupe les pages 765 à 793.

Ville par Marguerite Lauze » et la seconde « Lettre à H. de Montherlant par Jeanne Eichelberger-Carayon ».

Que Jeanne Carayon ait hésité entre son nom de jeune fille et celui de Paul Wheatley Eichelberger, un juriste de Baltimore qu'elle avait épousé le 1^{er} juin 1933 et suivi en Amérique pour le quitter bientôt⁷, est pour nous d'un intérêt secondaire⁸. Ce qu'on retient d'abord de sa « Lettre à H. de Montherlant », c'est qu'elle avait de son œuvre une connaissance intime. Elle navigue de *La Relève du matin*, un recueil d'essais de 1920, à *Celles qu'on prend dans ses bras*, une pièce de 1950, en passant par *Les Olympiques* (1924), *Les Bestiaires* (1926), *Aux Fontaines du désir* (1927), *Les Célibataires* (1934), *La Reine morte* (1942), *Fils de personne* (1943), *Malatesta* (1946) et *Le Maître de Santiago* (1947), avec une aisance et une profondeur qui confondent le lecteur le plus assidu de Montherlant⁹. Cela dit, le passage qui nous concerne de plus près est celui où elle

⁷ Si l'essentiel sur Eichelberger se trouve chez Alchamolac, les détails touchant son activité et ses origines, ainsi que la courte durée de cette union, sont rapportés par Éric MAZET dans « Chimiste le matin, écrivain l'après-midi, docteur le soir », *Spécial Céline* n° 13, Paris, Lafont presse, printemps 2014, p. 4. Le divorce, comme l'indique l'acte de naissance de l'intéressée reproduit par Alchamolac à la p. 135 de *L'Année Céline 2006*, ne fut toutefois prononcé que le 4 juillet 1952 par le Tribunal civil de la Seine. De là sans doute qu'en 1951 Carayon signait encore sa « Lettre à H. de Montherlant » de son nom de femme mariée, et qu'en 1957, quand la lettre est publiée avec *La Ville*, elle y adjoint son nom de jeune fille.

⁸ Il ne l'était pas pour Céline, de qui Jeanne Carayon a rapporté ce mot, qu'elle juge elle-même « superbe », dans « Le docteur écrit un roman » : « Une honnête femme ne change pas de nom ! » » (*Cahier de l'Herne. Céline, op. cit.*, p. 306).

⁹ Un heureux hasard a mis entre nos mains le manuscrit de *Pantin-parisien*, un texte de Montherlant daté du 12 mars 1952 qui parut dans *La Table Ronde* de mai 1952 juste avant de paraître en volume dans *Le Fichier parisien*. Or les pages 2 à 5 de ce manuscrit qui en compte dix-huit sont au verso des pages 10, 3, 1 et 4 du dactylogramme, ou d'un état du dactylogramme, de la « Lettre à H. de Montherlant », le titre étant suivi de la mention « par Jeanne Eichelberger professeur à l'Alliance française de Paris » de la main même de Montherlant, cependant que les pages 1, 6 et 12 sont au verso des pages 16, 24 et 12 du dactylogramme de la « Lecture de "La Ville" » par Marguerite Lauze. Attentif à ce qu'on écrivait de lui, Montherlant ne se privait pas de corriger les textes le concernant qui lui étaient d'abord soumis, mais pour des textes qu'il était censé présenter, il allait de soi qu'il en eût au préalable disposé.

rappelle à son destinataire « un mot de Marcel Carayon qu' [il a] cité dans *Les Bestiaires* : "La cruauté doit être le péché des anges" »¹⁰.

Il s'agit bien d'un mot qu'on trouve vers la fin du roman¹¹, mais sans que le nom de son auteur ait été jamais cité par le romancier. Que ce soit dans *Le Journal* du 9 avril 1926 (car *Les Bestiaires* parurent d'abord en feuilleton) ou dans les éditions en volume, à commencer par celles de 1926, chez Mornay, puis chez Grasset¹², Montherlant restera toujours dans le vague : « On l'a écrit, la cruauté doit être le péché des anges ». Jeanne Carayon, en 1952, ne faisait que rendre à son frère Marcel ce qui lui revenait de droit.

Nîmois de souche, né en 1899, quatre ans avant Jeanne, l'homme avait enseigné en Espagne, puis à Paris. Il avait traduit, seul ou avec son frère Jean, deux romans de Ramón Pérez de Ayala : *Apollonius et Bellarmin*, paru chez Plon-Nourrit et C^{ie} en 1923, et *La Chute de la maison Limon*, paru aux Éditions du Sagittaire en 1926¹³, et il avait publié en 1929, chez Rieder, un *Lope de Vega*¹⁴. Mais enfin, en 1925, pour « Henri le torero », Marcel Carayon était, sinon l'auteur de *Nemausando*, *Études nimoises*, un petit ouvrage édité à Nîmes en 1921 où déjà se manifeste un goût prononcé pour la

¹⁰ P. 786 dans le *Théâtre* à la Bibliothèque de la Pléiade ; p. 243 dans l'édition de *La Ville* de 1968.

¹¹ Peu avant l'Épilogue, à la p. 565 dans le volume *Romans et Œuvres de fiction non théâtrales* de la Bibliothèque de la Pléiade, souvent appelé *Romans I*.

¹² La première a un achevé d'imprimer du 25 février 1926 ; la seconde, un achevé d'imprimer du 15 avril.

¹³ Sans compter la traduction, par les deux frères, d'une nouvelle de Pérez de Ayala, *Prométhée*, parue dans les n^{os} de mars et d'avril 1924 de la revue *Europe*.

¹⁴ Outre ce qu'en disent Éric Mazet dans « Chimiste le matin, écrivain l'après-midi, docteur le soir » et Marie Alchamolac dans « Jeanne Carayon », on trouve sur les deux frères quelques précisions, en partie recoupées par les data de la BnF, sur le site www.mcbax.de/info/c/marcel_carayon.html. Né le 30 octobre 1899 à Nîmes et décédé le 1^{er} janvier 1960 à Avignon, Marcel a tout un temps habité, avec le père de famille, au 36 de la rue d'Alsace, puis au 38 quand Jeanne, dans des circonstances que nous verrons plus loin, vint rejoindre sa mère restée avec elle au 36. Il enseigna à l'Universidad Central de Madrid en 1928, à Grenade en 1936 et à Paris en 1938. Le frère aîné, Jean, né en 1895 et décédé en 1987, est cité comme traducteur par la BnF, mais il fit surtout carrière dans l'armée, jusqu'à devenir général de brigade aérienne en 1943. Sur l'acte de naissance reproduit par Marie Alchamolac, on lit que Jeanne Florence est née à Nîmes le 12 mai 1903 et décédée le 11 novembre 1985 à Villers-Cotterêts.

corrida¹⁵, en tout cas celui de *La Vie et les travaux de Manuel Henriquez, matador de novillos*, ouvrage paru lui aussi à Nîmes, chez Jo Fabre, début 1925. C'est en effet de là que vient le mot sur la cruauté des anges et que vient surtout l'épigraphe que l'auteur des *Bestiaires* avait donnée – dans un premier temps du moins¹⁶ – à son roman : « C'est une façon bien misérable de sentir que celle où le corps n'a pas une part directe. / MARCEL CARAYON¹⁷. »

¹⁵ L'ouvrage fut édité par les soins de l'Imprimerie coopérative « La Laborieuse », et on ne s'étonnera pas de l'ancienne graphie « nimoises ». À ce propos, nous remercions très sincèrement M^{me} Marie Colençon et le service Patrimoine de la Bibliothèque Carré d'art-Jean Bousquet de Nîmes, qui nous ont généreusement fourni une copie de *Nemausando* quand nous cherchions l'origine de l'épigraphe des *Bestiaires* et du mot sur la cruauté des anges. Que nous les ayons finalement trouvés dans un ouvrage dont il sera question ci-après, *La Vie et les travaux de Manuel Henriquez*, ne diminue en rien la dette que nous avons contractée auprès de M^{me} Colençon et de la Bibliothèque Carré d'art-Jean Bousquet.

¹⁶ On la trouve encore en 1932 dans l'édition de luxe des Bibliophiles franco-suisse, mais elle finira par disparaître. Elle ne fut pas reprise, en tout cas, dans l'édition de la Pléiade.

¹⁷ Le livre de Carayon, dont l'achevé d'imprimer est du 27 décembre 1924, est illustré de bois originaux d'Hermann-Paul. Il est présenté comme un « récit » en trois parties. C'est dans la première partie, « *Illi robur...* », qu'on trouve le passage d'où Montherlant a tiré son épigraphe, quand Carayon déroule pour son lecteur les raisons qui détournèrent l'étudiant Manuel Henriquez de la carrière des lettres : il « fut attiré par la pure émotion de la lutte, par le désir soudain exagéré de “vivre dangereusement”, comme dit, je crois, Nietzsche. Peut-être voyez-vous là une application quelque peu grossière de la formule ; mais pour celui qui a faim de passion, c'est une façon bien misérable de sentir que celle où le corps n'a pas une part directe » (*op. cit.*, p. 22-23). Pour le mot sur les anges, il faut aller dans la dernière partie, « La voix de Manuel Henriquez (confession) », où sont rassemblées des lettres du matador traduites par Carayon. Dans une de ses lettres, l'homme explique que s'il lui arrivait dans les premiers temps « de refuser le contact d'une bête » parce « qu'elle était contraire à [s]on corps », il avait finalement « appris à ne plus choisir » : « S'il y avait un ange en moi, il est bien mort, ou il s'est détaché de moi. À moins, qui sait ? que je ne l'aie tenté : la cruauté doit être le péché des anges » (*op. cit.*, p. 72). Deux choses encore à noter : la première, c'est que Clément-Janin avait rendu compte du livre de Carayon, pour en vanter surtout les illustrations d'Hermann-Paul, dans *Les Nouvelles littéraires* du 22 août 1925 et que l'édition des *Bestiaires* qui paraîtra chez Mornay en février 1926 sera de même illustrée par Hermann-Paul ; la deuxième, c'est que dans le n° du 27 juin des *Nouvelles littéraires* avait paru un article d'Henri MÉRIMÉE intitulé « Les Écrivains français en Espagne » où Montherlant apparaissait sur une terrasse dominant le Tage aux côtés de Marañón, de Paul Guinard et de... Ramón Pérez de

Mais si nous avons tant insisté sur la présence de Marcel Carayon dans *Les Bestiaires*¹⁸, c'est qu'elle nous fera mieux comprendre les deux courriers de Jeanne à Montherlant que nous avons trouvés en consultant à la Bibliothèque nationale de France les manuscrits des *Garçons*, ce roman que Montherlant annonçait dès 1926, qu'il mit plus de quarante ans à écrire et dont il fit paraître une version expurgée en 1969, la version intégrale n'ayant paru qu'en 1973, un an après sa mort.

Le premier courrier, au verso duquel Montherlant a griffonné des notes pour le chapitre XIII de son roman (il avait en effet l'habitude de tout « récupérer » : lettres, faire-part de deuil ou de mariage, factures, publicités, vieux dactylogrammes...), se trouve dans la boîte 9 du dossier « NAF 28165 Garçons » de la BnF, où il porte le n° de folio 342.

Clichy 15 juin 47

Cher Monsieur –

Je serai en vacances du 1^{er} juillet au 1^{er} septembre et j'aimerais quitter Clichy pendant une quinzaine, ou plus exactement *du 12 au 31 juillet*. Je voudrais, comme tous les ans, aller voir mon frère Marcel en Vaucluse, passer par Nîmes, puis séjourner pendant deux semaines dans un coin des Cévennes. Le choix des dates n'a pas dépendu de moi (la maison des Cévennes n'est libre qu'en juillet). J'espère que cela ne gênera pas dans le travail. Je laisserais d'ailleurs mon adresse en partant. Si vous ne craigniez pas un petit voyage des épreuves, j'aurais vite fait de rattraper les délais d'expédition, car je disposerais de tout mon temps. Un temps d'arrêt est indispensable dans l'enseignement, mais pas dans la correction.

Sentiments dévoués

J. Eichelberger

Ayala. Cela fait pas mal de points communs entre nos deux *aficionados* : Marcel Carayon et Henry de Montherlant.

¹⁸ Dont l'épigraphe est proche du cri de 1924 dans *Les Olympiques* : « Comme j'aurai usé de mes sens ! / Eux ne trompent pas » (*Romans I*, p. 267).

On retrouve dans cette lettre le frère qu'on a appris à connaître par *Les Bestiaires*, mais on y reconnaît aussi les attaches nîmoises des Carayon et l'activité essentielle de Jeanne, l'enseignement, que Montherlant rappellera quand il présentera *Deux mères lisent "La Ville dont le prince est un enfant"* :

Pour présenter ces pages, comme on me le demande, il me suffira de signaler ce qui fait leur unité. Madame Marguerite Lauze et madame Jeanne Eichelberger, qui ne se connaissent pas, qui ne se sont jamais rencontrées, sont toutes deux originaires de la même région (l'une d'Alès, l'autre de Nîmes) ; toutes deux ayant élevé, seules, un fils unique ; toutes deux professeurs (l'une dans les lycées de Jeunes Filles, l'autre à l'Alliance française de Paris) ; toutes deux nourries dans le christianisme (l'une protestante, l'autre catholique).¹⁹

Coup de chance, on trouve aussi parmi les manuscrits des *Garçons*, mais cette fois-ci dans la boîte 10²⁰, une lettre dactylographiée datée du 24 juin 1947 que les Éditions Robert Laffont ont envoyée à « Madame Eichelberger / 36, rue d'Alsace / Clichy / (Seine)²¹ », et qui est en relation directe avec le courrier que cette dernière avait fait parvenir le 15 juin à Montherlant.

¹⁹ *Théâtre, op. cit.*, p. 765 ; p. 213 dans l'édition Gallimard de 1968. Rappelons pour les non-initiés que Marguerite Lauze, décédée en 1973, quatre mois après Montherlant, était la mère de M. Jean-Claude Barat, l'ayant-droit de l'écrivain. Montherlant était intervenu en sa faveur en 1941, alors qu'elle faisait de la prison préventive pour avoir mal parlé de Pétain devant sa classe au collège de Grasse. On voit aussi que Montherlant savait que Jeanne Eichelberger avait un fils. « Au Havre, le 1^{er} août 1928, elle avait accouché d'un fils, Michel, et n'avait pas retenu le père », dit Éric Mazet (art. cité, *l. cit.*). Marie Alchamolac, qui, en 1976, a vu chez Jeanne une photo de « Michel [...] en uniforme de soldat de l'armée américaine voisin[ant] avec un portrait du garçon à dix-sept ans », écrit de son côté qu'« en octobre 1928 Jeanne est revenue s'installer au 36 rue d'Alsace [...], avec Michel, son bébé de trois mois, qu'elle élève seule » (art. cité, p. 127 et 129).

²⁰ C'est le f° 594, qui donne à lire une page de l'entrevue entre M^{me} de Bricoule, la mère du héros, et le Supérieur du collège dont le jeune Bricoule a été renvoyé, mais cet état du texte diffère sensiblement de l'état définitif.

²¹ Où elle séjournait déjà à l'époque « célinienne » (voir la note 2).

Madame,

Nous vous envoyons, sous pli séparé recommandé, les épreuves de l'ouvrage de M. Henry de Montherlant : SERVICE INUTILE.

Nous vous prions de bien vouloir revoir ces épreuves et de nous donner le bon à tirer le plus rapidement possible.

Dans cette attente et avec nos remerciements, nous vous prions de croire, Madame, à l'expression de nos sentiments les plus distingués.

M. Gilbert

On pourrait s'étonner de retrouver entre les mains de Montherlant une lettre qui était destinée à sa correctrice. Tout s'explique par le mot ajouté à la main au bas de la lettre : « Épreuves reçues ce matin seulement 27 juin, avec l'exemplaire-type, que je conserverai. / JE »²², un mot que Jeanne Eichelberger a forcément rédigé à l'intention de Montherlant en même temps qu'elle lui transmettait le courrier de Laffont. Le 15 juin, elle lui avait annoncé son départ en vacances pour le 12 juillet ; connaissant l'homme, elle a voulu le rassurer en lui confirmant que les épreuves pour la cinquième édition de *Service inutile* lui étaient bien parvenues²³.

La seconde lettre, elle aussi manuscrite, nous oblige à faire un bond de près de dix-neuf ans. Jeanne Carayon aura bientôt soixante-trois ans et Marcel est décédé depuis un peu plus de six ans.

Voici cette lettre, qu'on trouve au folio 55 dans la même boîte 10 des manuscrits des *Garçons*²⁴ :

²² En fait, le jambage du E fait un avec celui du J.

²³ *Service inutile* avait d'abord paru en 1935 chez Grasset, puis à Bruxelles, en 1943, aux éditions de La Toison d'Or. La même année, il avait paru chez Gallimard dans une édition collective regroupant *La Relève du matin*, *Service inutile*, *L'Équinoxe de septembre* et *Le Solstice de juin*. Suivit une édition isolée chez Gallimard en 1947, peu avant l'édition Laffont.

²⁴ Elle est au verso de notes préparatoires à la « Mort de M^{me} de Bricoule ».

Clichy 2 février 1966

Cher Monsieur,

À propos de la réflexion sur « la parole de Victor Hugo » (dernière ligne de la p. 153 et début de la p. 154 des derniers *Carnets* en épreuves) je vous envoie la copie du testament de Victor Hugo, qui n'est pas long.

~~H- vous~~ Avec l'assurance de mes sentiments fidèlement dévoués

J Carayon

Les « derniers Carnets » sont ceux des années 1958-1964 qui parurent en mars 1966 chez Gallimard sous le titre *Va jouer avec cette poussière*, et c'est à la p. 151 qu'on trouvera finalement la « réflexion sur “la parole de Victor Hugo” » :

Elle est de Victor Hugo, n'est-ce pas ? cette parole de la fin : « Je repousse l'oraison de toutes les Églises. Je demande une prière à toutes les âmes. »

Il me semble que c'est particulièrement pour ceux qui n'ont pas de foi religieuse que devraient prier ceux qui en ont une.

Cette « parole de la fin » termine en fait le codicille du 31 août 1881 plutôt que le testament proprement dit de Hugo, qui remontait au 9 avril 1875, mais peu importe. Du mot que Jeanne Carayon envoie ce 2 février 1966 à l'auteur de *Poussière*, nous retenons qu'elle est toujours sa correctrice attentive et dévouée, et que cela s'accorde avec ce qu'elle dira à Marie Alchamolac en 1976 : « J'ai servi vingt ans chez Montherlant. »

Question : œuvrait-elle déjà, à l'époque, pour Marguerite Yourcenar ?

Nous partirons d'une anecdote bien connue²⁵ que Montherlant a rapportée dans ses *Notes de théâtre* :

²⁵ Sophie HÉBERT-LOIZELET n'a pas manqué de la rappeler dans « Montherlant et Yourcenar : une parenté obscure », *op. cit.*, p. 169, en renvoyant à Jean-François Domenget, qui l'avait citée à la p. 303, note 128, de son *Montherlant critique* paru chez Droz en 2002.

M^{me} Marguerite Yourcenar assiste à une représentation de *La Ville*. Un monsieur seul, son voisin, donne des signes d'agitation quand Paul Guers joue sa scène du III. À la fin, le monsieur n'y peut plus tenir, se tourne vers Marguerite Yourcenar, et dit :

– Mais c'est un diable, cet homme !

– Un demi-diable, lui répond M^{me} Yourcenar.

Je tiens l'anecdote d'une personne à qui Marguerite Yourcenar l'a racontée.

[...] ²⁶.

C'est en décembre 1968 que Marguerite Yourcenar, revenue à Paris pour recevoir le prix Femina que lui a valu *L'Œuvre au Noir*, a assisté à cette représentation de *La Ville*, et elle va l'écrire à Montherlant dès le 6 janvier 1969 : « La seule pièce que je suis allée voir pendant ce séjour assez vain et assez encombré à Paris, est *La Ville dont le Prince est un Enfant*, et j'ai été heureuse de constater que, contrairement à mes craintes, le théâtre ne la desservait pas » ²⁷.

Voilà qui est dit, mais qui ne nous empêchera pas de revenir sur « l'anecdote ».

Les lecteurs de Montherlant la liront d'abord dans *La Tragédie sans masque*, dont l'achevé d'imprimer est du 17 février 1972, avant de la retrouver peu après, mais sans qu'il y soit fait allusion à une tierce personne, dans *La Marée du soir*, dont l'achevé d'imprimer est du 2 mars ²⁸. La question reste donc de savoir quelle est la « personne à qui Marguerite Yourcenar l'a racontée ».

²⁶ *La Tragédie sans masque, Notes de théâtre*, Paris, Gallimard, 1972, p. 121. Avec un prolongement à la page suivante touchant un mot attribué au pape Jean XXIII, pour qui les démons étaient plutôt des « anges séparés » : « Bien entendu de Pradts est un demi-diable, ou un diable séparé ». On retrouvera l'anecdote et son prolongement aux pages 832 et 833 de l'édition complète du *Théâtre* dans la Bibliothèque de la Pléiade parmi les « Notes postérieures à la création ». C'est du reste l'ensemble des notes sur *La Ville* figurant aux pages 121 à 126 de *La Tragédie sans masque* qui sera repris tel quel dans l'édition de 1972 du *Théâtre*, parue, on l'a déjà dit, trois mois après la mort de Montherlant. Inutile, en revanche, de chercher ces « Notes » dans l'édition de *La Ville* parue en 1971 au Livre de Poche sous le n° 2895, le texte étant celui de l'édition Gallimard de 1968.

²⁷ Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar, op. cit.*, p. 330.

²⁸ Elle y figure parmi les notes de 1968, avec un renvoi implicite à *La Tragédie sans masque* : « J'ai cité le mot de Marguerite Yourcenar assistant à une

On pense tout de suite à Jeanne Carayon, dont on sait qu'elle était déjà la correctrice de Yourcenar en 1968, sinon plus tôt. À preuve, l'annotation manuscrite figurant sur le double d'une lettre de Yourcenar à Carayon datée du 14 janvier 1971 : « Carayon, Gallimard, Proofs, 1971. / réimpression et inédit de 1971 seront corrigés par Mme Carayon, qui a corrigé *L'Œuvre au Noir* », la lettre même nous réservant une surprise de taille²⁹.

C'est d'abord la lettre d'une amie à une amie³⁰. Carayon étant menacée de cataracte, sa correspondante s'inquiète de la fatigue que lui vaudrait la correction des épreuves de ses rééditions³¹, lui parle des mille choses de la vie courante³², lui suggère même, sur la foi d'une « "nutritionniste" célèbre », des aliments susceptibles de « ralentir les progrès de la cataracte ». Mais l'écrivain finit par reprendre le dessus, et avec un mot qui a de quoi nous surprendre : « La note de Montherlant sur ma remarque à propos de *La Ville* m'amuse et me touche : on sent qu'il aime ses personnages, et les suit avec une sorte d'anxiété dans l'esprit des autres ».

Le commentaire est en effet surprenant dans la mesure où la « note de Montherlant » ne sera publiée, on vient de le dire, qu'en 1972. Pour que Marguerite Yourcenar en eût connaissance en janvier 1971, il fallait que ce fût par une autre voie, qui ne pouvait être que Jeanne Carayon. L'Avant-propos de *La Tragédie sans*

représentation de *La Ville dont le prince est un enfant* au Théâtre Michel... » (*La Marée du soir*, Paris, Gallimard, 1972, p. 54).

²⁹ Si la lettre figure dans *Lettres à ses amis et quelques autres*, p. 375, c'est à M. Rémy Poignault que nous devons d'avoir eu connaissance de l'éclairante annotation. On s'est demandé plus haut si Carayon était déjà la correctrice de Yourcenar quand elle corrigea pour Montherlant les épreuves de *Va jouer avec cette poussière*. Cette question-là reste ouverte, même s'il est évident que pour passer du statut de correctrice à la qualité d'amie, il aura fallu que le temps, « ce grand sculpteur », y mette du sien.

³⁰ La formule d'appel en est du reste : « Chère Amie », plus chaleureuse que celle qu'on a en tête de telle autre lettre, datée du 31 juillet 1969, envoyée depuis Petite Plaisance : « Chère Madame et Amie », après un « Chère Madame » plus formel encore sur un courrier de février 1969 envoyé depuis l'Hôtel les Violettes de Montpellier (bMS Fr 372.2 (4346)).

³¹ Dont elle dresse la liste dans un post-scriptum.

³² Le « petit troupeau » en particulier qui entoure Jeanne à Vérigny et sa chienne à elle, Valentine.

masque est daté par Montherlant de mai 1971, on ne sait pas quand l'ouvrage fut composé ni quand les épreuves furent disponibles, ni même si la correction en fut confiée à Carayon, mais qui d'autre qu'elle pouvait rapporter avant l'heure à Marguerite Yourcenar la fameuse note de Montherlant, pour une fois que celui-ci la citait³³ ? Confiance d'une amie à une amie en somme, avec peut-être chez Carayon l'intime satisfaction d'annoncer à l'écrivaine qu'elle admire et sert depuis quelques années déjà, un mot la concernant enfin sorti de la plume d'un écrivain qu'elle sert depuis vingt ans au moins et dont elle connaît l'œuvre par cœur.

Quand elle évoquera, dans un courrier du 10 février 1981 à Marie Alchamolac, la réception de Yourcenar, vieille d'un an déjà, à l'Académie française, Carayon dira qu'elle travaille pour elle « depuis une dizaine d'années », ce qui nous fait remonter à la fin des années soixante. On comprend mieux pourquoi, dans la correspondance à ce jour publiée de Yourcenar, quand Montherlant est cité, c'est le plus souvent dans des lettres à Jeanne Carayon³⁴.

Bien des femmes ont compté dans la vie de Montherlant, d'aucunes séduites par l'homme, sans qu'il y eût l'ombre d'une réciprocité, autant que par l'écrivain. On pense d'abord à Alice Poirier et à Jeanne Sandelion, de qui Henri de Meeûs a récemment publié la volumineuse correspondance qu'elles échangèrent avec l'auteur des *Jeunes Filles*³⁵. Il en va tout autrement pour une Jeanne Carayon ou pour cette Marcelle Loutrel qui fut longtemps sa dactylographe attitrée et dont nous avons esquissé par ailleurs le portrait³⁶. Pour l'une comme pour l'autre, ce sont leurs qualités professionnelles qui les rapprochèrent d'abord de l'écrivain, le lien professionnel se doublant à la longue d'une estime partagée, mais ce qu'il y a de remarquable avec Jeanne Carayon, c'est qu'elle ait

³³ C'était même, comme l'ont souligné Hébert-Loizelet et Domenget, la toute première et presque unique fois, dans son œuvre en tout cas, qu'il la citait.

³⁴ Un point noté par Sophie Hébert-Loizelet dans « Montherlant et Yourcenar : une parenté obscure », p. 170, note 50.

³⁵ Sur le site www.montherlant.be : les articles 126 à 128 pour la première, 151, 152 et 154 pour la seconde.

³⁶ Sur le même site dans l'article 148 : « Henry de Montherlant, Marcelle Loutrel-Tschirret et les astres ».

successivement tissé de pareils liens, fût-ce à des degrés divers, avec trois géants de la littérature française du XX^e siècle.

Post-scriptum : Quand Paule d'Arx a évoqué, dans *Henry de Montherlant ou Les Chemins de l'exil*, la colère de Montherlant pour des coquilles qui avaient entaché la première édition d'*Un assassin est mon maître* parue chez Gallimard avec un achevé d'imprimer du 18 mars 1971, elle a cité ce mot de l'écrivain prenant la défense de sa correctrice, à qui l'on avait imputé ces coquilles et que, lui, tenait pour une « collaboratrice exemplaire » : « C'est bien l'unique femme à qui je téléphone plusieurs fois par jour », Paule d'Arx ajoutant que « cette provinciale âgée et malade ne travaillait plus qu'avec Montherlant » (*op. cit.*, Paris, Nizet, 1995, p. 14). On pense évidemment à Jeanne Carayon, qui vivait alors, on l'a déjà dit, à Vérigny, en Eure-et-Loire, qui allait sur ses soixante-huit ans, ce qui à l'époque, même pour un Montherlant qui en avait près de soixante-seize, était un âge considérable, et qui était menacée de cataracte, comme on l'a vu dans cette lettre du 14 janvier 1971 où Marguerite Yourcenar s'inquiète de la fatigue que lui vaudrait la correction des épreuves de ses nombreuses rééditions. Mais c'est aussi là que le bât blesse, et rudement, quand on lit chez Paule d'Arx que l'intéressée « ne travaillait plus qu'avec Montherlant ». Les témoignages liés à des souvenirs ne sont jamais totalement dignes de foi, mais nous ferons le pari – avec Rémy Poignault – que l'unique femme à qui l'auteur d'*Un assassin est mon maître* téléphonait plusieurs fois par jour était aussi celle qui avait écrit en 1950 la « Lettre à H. de Montherlant » sur *La Ville dont le prince est un enfant*.